

## NOTE SUR L'EXPERTISE EN SEMIOTIQUE

Sémir BADIR

Fonds National belge de la Recherche Scientifique / Université de Liège

[semir.badir@ulg.ac.be](mailto:semir.badir@ulg.ac.be)

Résumé : Selon l'analyse phénoménologique avancée par Hubert Dreyfus (1992), l'expertise est, par-delà la maîtrise, le cinquième et dernier degré d'acquisition d'un savoir-faire (*skill*). La présente étude interroge la possibilité épistémologique d'une expertise sémiotique en fonction de cette analyse. Selon cette hypothèse, deux exigences seront mises en évidence : 1° la condition interdisciplinaire de la sémiotique ; 2° la conception du savoir comme « bricolage ».

Mots-clés : expertise, savoir-faire, interdiscipline, épistémologie du bricolage

La sémiotique, à l'instar d'autres sciences humaines comme la sociologie et la psychologie peut-elle produire des experts ? Peut-elle faire valoir à ce titre le point de vue qui est le sien sur la vie sociale ? Ces questions sont suscitées par le souci de donner aux sémioticiens une chance de professionnalisation<sup>1</sup> en dehors des institutions scolaires (universités, mais aussi grandes écoles et écoles artistiques) dans un contexte où la reproduction de la sémiotique au sein de l'institution est mise en difficulté. La professionnalisation des sémioticiens est alors perçue comme un exutoire. Elle est en outre perçue, par ceux qui ont la chance d'avoir un poste académique, comme un relais, à l'heure où les recherches sont de plus en plus financées par des crédits extérieurs, y compris en sciences humaines<sup>2</sup>. Ces questions sont donc posées avec une certaine urgence et interrogent crûment les conditions et les enjeux de l'expertise en sémiotique.

Une approche définitionnelle s'impose. Par expert, on entend d'abord quelqu'un qui exporte une compétence en dehors du domaine où cette compétence a été produite ; en l'occurrence, depuis une discipline de savoir, la sémiotique, vers des milieux professionnels tels que les boîtes de communication et la publicité<sup>3</sup>. D'autres usages lexicaux viennent toutefois mettre à mal cette définition de l'expert. Par exemple, dans la locution *système-expert*, l'idée

---

<sup>1</sup> L'Université de Limoges propose dans ses programmes un master professionnalisant en « Sémiologie et stratégie », à ma connaissance unique en son genre dans l'université française.

<sup>2</sup> On peut lire à cet égard l'article d'Yves Gingras & Brigitte Gemme, « L'Emprise du champ scientifique sur le champ universitaire et ses effets », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 164, 2006 : 51-59.

<sup>3</sup> Le trait est noté par tous les dictionnaires usuels, lesquels prennent appui sur la fonction juridique de l'expert, plus rarement sur son emploi commercial.

d'exportation de compétences n'est pas présente ; *système-expert* emprunte à la définition de l'expert deux traits implicites, à savoir (i) que les compétences sont *spécialisées* dans un traitement particulier et (ii) que ces mêmes compétences sont hautement *perfectionnées*.

Cette ambivalence, tout du moins ce tiraillement entre deux usages lexicaux de l'expert — soit exportateur de compétences, soit spécialiste —, et sans préjuger de leur compatibilité, soulève la question des rapports entre savoir et savoir-faire. Le savoir-faire semble en effet le point commun entre les deux fonctions de l'expert. Dans les deux cas, c'est une *compétence* qui est mise en œuvre ; mais il paraît aussi peut douteux que ce savoir-faire repose sur un savoir.

La question du rapport entre savoir et savoir-faire a été abordée par Hubert Dreyfus, un philosophe américain connu pour ses réflexions sur l'intelligence artificielle et qui est devenu le chantre du connexionnisme<sup>4</sup>. Dreyfus suggère que l'on renverse le rapport de forces établi depuis Socrate entre savoir et savoir-faire. Dans le dialogue socratique, les interlocuteurs de Socrate sont impitoyablement mis en demeure d'explicitier les règles dont ils prétendent avoir la compétence. À défaut d'y parvenir, cette compétence est ravalée au niveau, bas, d'un savoir-faire que le philosophe seul parvient, par ses définitions et l'explicitation des règles, à élever à la qualité d'un savoir.

Dreyfus, à l'inverse, souhaite que l'on considère le savoir-faire comme un dépassement du savoir. Là où le savoir doit stipuler, « lourdement », les règles et les catégories avant de chercher à les appliquer à l'objet à connaître, ou au problème à résoudre, le savoir-faire propose immédiatement une procédure adéquate à la résolution et à la connaissance.

Dreyfus propose alors ce qu'il appelle (un peu pompeusement) une « analyse phénoménologique » de l'acquisition des savoir-faire. Cette analyse établit cinq stades, dont les quatre premiers correspondent à l'acquisition des savoirs, le cinquième et dernier réalisant le savoir-faire dans sa conception la plus valorisée — à savoir le savoir-faire comme expertise. Je ne crois pas qu'il s'agisse beaucoup plus que de propositions intuitives basée sur l'expérience ordinaire et quelques expérimentations psychologiques mais elle peut se montrer utile à la problématisation de l'expertise en sémiotique.

Les cinq stades du savoir-faire sont ainsi, selon Dreyfus :

- 1 le novice
- 2 le débutant avancé

---

<sup>4</sup> Hubert Dreyfus (with Stuart Dreyfus), « From Socrates to Expert Systems : The Limits of Calculative Rationality », in C. Mitcham & A. Huning (eds), *Philosophy and Technology II : Information Technology and Computers in Theory and Practice*, Boston Studies in the Philosophy of Science Series, Reidel, 1985. [Trad. fr. révisée : H. Dreyfus, « La portée philosophique du connexionnisme » in D. Andler (éd.), *Introduction aux sciences cognitives*, Gallimard, Folio essais, 1992.]

- 3 la compétence
- 4 la maîtrise (*proficiency*)

enfin,

- 5 l'expertise

Les quatre premiers stades sont aisément applicables à toute pratique de savoir, en ce compris à la sémiotique. Je les y applique brièvement.

- 1 Le novice, mettons l'étudiant de licence, ne connaît de la sémiotique que les concepts dans leur plus grande généralité (Sa / Sé, syntagmatique / paradigmatique, structure profonde / structure de surface, etc.) et dans leurs effets de structuration de terrains d'études, sans rien savoir des conditions de leur applicabilité à tel ou tel terrain particulier.
- 2 Le débutant avancé, soit le doctorant, est celui qui se trouve devant l'application. Il apprend à reconnaître les particularités de son terrain d'études et à mesurer le degré d'application des concepts généraux à ce degré.
- 3 Le praticien compétent, chercheur ou enseignant en sémiotique, est celui qui s'expose à des problèmes. Avec l'expérience, le nombre des concepts théoriques et des conditions particulières de leur applicabilité à des terrains particuliers, a été démultiplié. Ce qui se développe alors, entre le praticien et son objet d'études est un rapport de *responsabilité*. Les choix, théoriques comme méthodologiques, qui se présentent au sémioticien quant à son objet d'étude, et l'issue qui en résulte, heureuse ou malheureuse, engage celui-ci, émotionnellement et moralement devant la communauté.
- 4 Le maître est celui qui, ayant engrangé un grand nombre de résultats positifs dans un large terrain d'applications des concepts sémiotiques, parvient à se détacher des projets de recherche pour porter sur la sémiotique un regard critique sans rompre ce que Dreyfus appelle « le charme de l'engagement » vis-à-vis de cette même sémiotique (la critique du maître est toujours, en ce sens, constructive). Le maître de sémiotique a un pouvoir de décision qui touche directement à la théorie et aux méthodes, et ce pouvoir ne lui fait plus de problèmes comme cela pouvait être le cas pour un simple praticien compétent. Le maître est celui qui assume la responsabilité des changements d'orientation de la discipline.

Jusque là, admettons-le, la typologie proposée par Dreyfus cadre bien avec les pratiques de savoir, même si elle est raisonnée plutôt dans les termes du savoir-faire, c'est-à-dire en termes de situation d'application, de projet d'action et de décision d'exécution. Sa typologie pourrait même passer pour convenue si elle n'était étayée par deux exemples assez parlants de savoir-

faire qui ne sont pas directement convertibles en savoirs : la conduite automobile et le jeu d'échecs. Toutefois, on ne voit guère *a priori*, en sémiotique, quel stade serait susceptible de surpasser la maîtrise. Sur le cinquième stade, celui de l'expertise, il faut donc que nous nous reportions d'abord à la présentation qu'en fait Dreyfus.

5 L'expert, dit-il, se situe au delà du savoir explicite. C'est principalement une question de temps. Dans certaines situations, le praticien devant agir n'a tout simplement pas le temps nécessaire à la décision, encore moins à la réflexion. Les pilotes de Formule 1, les grands maîtres d'échecs atteignent le stade de l'expertise lorsqu'ils sont capables des actions les plus pertinentes dans la fulgurance de l'instant. On estime à plus de cinquante mille situations-types les pouvoirs de discrimination d'un joueur d'échecs chevronné, et le nombre de situations-types auxquelles est confronté un conducteur est peut-être plus grand encore. Dans les tournois-performances où le maître d'échecs affronte plusieurs dizaines de joueurs expérimentés à la fois, en ne restant que quelques secondes devant l'échiquier à chaque tour, l'analyse du jeu n'est plus de mise. Il y a reconnaissance instantanée d'une configuration globale de jeu appelant une réaction qui, à force d'expériences, est devenue quasi intuitive. De même, le pilote de Formule 1 devant l'imprévu ne compte que sur une sorte d'instinct, quoique cet instinct soit nourri de dizaine de milliers d'heures d'entraînements et de situations antérieures. C'est en raison de cette conception de l'expertise que Dreyfus dénie aux systèmes dits « experts » le rang de l'expertise proprement dite, car dans de tels systèmes toute résolution est prédéterminée par une implémentation explicite de règles. Il y manque donc le pouvoir de l'invention, ou de l'intervention.

Que faire d'une telle notion de l'expertise dans l'orbe des savoirs, en particulier dans le cadre de la sémiotique ? Trois scénarios peuvent être envisagés.

Premièrement, une expertise ainsi entendue pourrait être récupérée par le romantisme, dont François Rastier ne cesse de dénoncer la survivance, abâtardie, dans les théories des sciences humaines. L'expertise serait alors entendue comme un relifiting moderne (ou postmoderne) du génie. Le sémioticien « génial » serait celui qui, au delà de la décision ou de la responsabilité, trouverait à poser des actes, théoriques ou pratiques, dont tous reconnaîtraient après coup l'excellence.

Deuxièmement, à un échelon moindre du sublime, l'expert est celui qui, au sein d'une pratique de savoir, se trouve satisfait, sinon heureux, d'une « épistémologie du bricolage », d'après un thème cher à Lévi-Strauss<sup>5</sup> et qui a été largement répercuté en sémiotique,

---

<sup>5</sup> Voir Cl. Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, pp. 25-32. G. Simondon développe une réflexion voisine, notamment dans *Du Mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1958.

notamment par Jean-Marie Floch<sup>6</sup>. L'épistémologie du bricolage est l'épistémologie qui élève ou ravale (selon qu'on soit pour ou contre) le savoir au rang de savoir-faire. Trois traits permettent de définir cette épistémologie : sa réticularité, sa diversité et son instrumentalité. Réticularité : le savoir n'est pas élaboré à l'horizon d'un système hiérarchisé de concepts et de règles mais est organisé comme une totalité en réseau — ou en rhizome, c'est plus chic. Diversité : le savoir n'est pas évalué par son degré de spécialisation mais par sa puissance de diversification. Instrumentalité enfin : à l'instar des langages formels, le savoir est défini par sa syntaxe, les « concepts » instruits par une épistémologie du bricolage étant définis comme de purs instruments, sans contenus propres (ce sont des *termes* plutôt que des concepts).

Que penser d'une telle épistémologie ? Sans avoir à me prononcer pour ou contre, je ferai tout de même observer qu'une épistémologie du bricolage est en fait une anti-épistémologie, et que la sémiotique qui se réclamerait d'une épistémologie du bricolage aura tôt fait de devenir une anti-philosophie — il est d'ailleurs manifeste que certains sémioticiens, parmi nos maîtres contemporains, n'aspirent qu'à ça, et même ils y travaillent résolument. Mais alors, et enfin, la sémiotique soutenue par une épistémologie du bricolage et vécue, dans son horizon théorique, comme une anti-philosophie, ne saurait maintenir à son propre compte le statut de discipline de savoir. Ce qui nous ramène au thème du présent colloque : le statut disciplinaire de la sémiotique a toujours été mis en difficulté, et ce ne sont pas seulement les circonstances institutionnelles qui sont en cause ici mais aussi les conditions épistémologiques de sa pratique. Si elle souhaite adhérer à une épistémologie du bricolage, la sémiotique aurait sans doute avantage à se considérer comme une interdiscipline, c'est-à-dire comme un domaine de savoir qui n'est rivé en droit à aucun terrain en particulier (bien qu'elle le soit évidemment de fait)<sup>7</sup> ; le détachement vis-à-vis d'un quelconque objet déterminé est le moyen d'une diversité et d'une instrumentalité vécue sans entraves.

Reste alors, troisièmement, à aborder la question des experts dans le cadre d'une interdiscipline. Il semble bien que, dans le cadre d'une interdiscipline, la possibilité, sinon de dépasser, du moins de contourner le degré de la maîtrise puisse être envisagé. En vue de la diversité souhaitée pour la sémiotique, l'expert aura à partir en éclaireur pour découvrir de nouveaux terrains et y faire un défrichage. Du reste, c'est dans cette fonction de découverte que la sémiotique s'est montrée, depuis ses origines, la plus utile, et c'est même grâce à cette fonction qu'elle peut être distinguée de la linguistique générale. L'expert accomplira sa tâche en bricolant les concepts sémiotiques (ce à quoi le débutant avancé se résout difficilement) afin de les adapter au relief du nouveau terrain, sans avoir pour autant à se poser les questions

---

<sup>6</sup> Voir J.-M. Floch, *Identités visuelles*, Paris, P.U.F., 1995, pp. 4-8. Parmi les adeptes du bricolage, citons également H. Van Lier et sa monumentale *Anthropogénie générale*, 1982-2002 ([www.anthropogenie.com](http://www.anthropogenie.com)).

<sup>7</sup> À ce sujet, on peut se reporter à l'auteur « Pour une sémiotique indisciplinée » in *Les Signes du monde. Interculturalité et Globalisation*, Actes du congrès de l'Association internationale de sémiotique, Lyon 2004 [en ligne depuis octobre 2007 : <http://jgalith.univ-lyon2.fr/Actes/Welcome.do>].

« morales » liées à la compétence : pas d'états d'âme chez un expert. Sa consigne est celle de la rentabilité des concepts (au delà de leur simple applicabilité). Peuvent ainsi s'instaurer, entre les différents acteurs concernés par l'expertise sémiotique, des poches de confiance, comme naguère ou ailleurs on tombait sur des poches de résistance ; le bricoleur, en effet, agit en circuit fermé. Quant au réseau, qui n'intéresse pas l'expertise mais seulement l'épistémologie qui lui confère un rôle au sein de la pratique sémiotique, il s'établit par *tradition*, une tradition sémiotique qui ne porte que sur un plan d'expression, strictement instrumental : le plan de sa terminologie.

#### REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BADIR S., 2007 — « Pour une sémiotique indisciplinée », in *Les Signes du monde. Interculturalité et Globalisation*, Actes du congrès de l'Association internationale de sémiotique, Lyon [en ligne depuis octobre 2007 : <http://jgalith.univ-lyon2.fr/Actes/Welcome.do>].

DREYFUS H. & DREYFUS S., 1985 — « From Socrates to Expert Systems : The Limits of Calculative Rationality », in MITCHAM C. & HUNING A. (eds), *Philosophy and Technology II : Information Technology and Computers in Theory and Practice*, Boston Studies in the Philosophy of Science Series, Reidel. [Trad. fr. révisée : DREYFUS H., 1992 — « La portée philosophique du connexionnisme » in ANDLER D. (éd.), *Introduction aux sciences cognitives*, Gallimard, Folio essais.]

FLOCH J-M., 1995 — *Identités visuelles*, Paris, P.U.F.

GINGRAS Y. & GEMME B., 2006 — « L'Emprise du champ scientifique sur le champ universitaire et ses effets », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 164, p. 51-59.

LEVI-STRAUSS Cl., 1962 — *La Pensée sauvage*, Paris, Plon.

SIMONDON G., 1958 — *Du Mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier.

VAN LIER H., 1982-2002 — *Anthropogénie générale*, [www.anthropogenie.com](http://www.anthropogenie.com).